

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

### HISTOIRE

DES

### PETITESOEURS DES PAUVRES.

(Suite.)

Il ne faut pas estimer la vertu des hommes au prix de leur repos; cependant la plupart de ceux qui vont chercher à ces fontaines les haricots et les pommes de terre qui doivent composer leur dîner, ne sont pas la fleur de la société. Il s'y rencontre des pauvres respectables; après avoir reçu leur portion, ils s'empressent de l'emporter chez eux et de la partager en famille. Les autres consacrent leur pitance sur place, en s'attachant dans la cour et dans la rue; ce sont pour la plupart des malheureux vieillards ou de tristes enfants vagabonds et dépravés, sans domicile, sans famille, paresseux, ivrognes, livrés à tous les vices et à toutes les industries. En 1819 cette population avait un caractère particulier. La misère était grande alors à Paris; le travail échouait et les passions fortement émus; à l'heure des repas, on voyait se rassembler autour des fontaines de la charité des hommes dans la force de l'âge, vêtus d'incompréhensibles guenilles, conservant encore au milieu de leur saleté les restes d'une certaine élégance, dénotant des gens habitués naguère à gagner beaucoup, et à dépenser dans le désordre et l'insouciance tout ce qu'ils gagnaient; les visages avaient souvent une expression de cynisme impudique; le tout formait une compagnie peu agréable. Les Petites-Sœurs, inconnues et perdues au milieu de ce monde étrange, insolent et dégoûtant, attendaient leur tour avec les autres, passaient leur journée au guichet et emportaient ensuite, moyennant un sou ou deux, le dîner de la communauté entière.

Les semaines et les mois se succédaient de la sorte. Malgré les dégoûts de cette vie misérable et les ennuis de cette longue attente, dont le terme toujours entrevu s'éloignait tous les jours, nos Petites-Sœurs ne regrettaient qu'éloignement de leurs compagnes, la privation de leurs chers exercices de communauté, et par-dessus tout la séparation de leurs pauvres. Elles persévéraient dans leur volonté de s'implanter à Paris; elles acceptaient les traverses, les humiliations, les oublis pour ainsi dire de la Providence, qui ne suscitait pas une circonstance en faveur de leur tirer des difficultés où elles étaient entrées; elles offraient tout à Dieu au profit de la maison qu'elles voulaient établir.

La Mère générale, appelée ailleurs cependant pour les besoins de la Congrégation, lui sa à la mère Marie le soin de poursuivre la conclusion d'une affaire qui paraissait sans issue. Sur ces entrefaites, le choléra vint à sévir; pour passer le temps et l'employer au moins à quelque chose, la mère Marie se mit à soigner les cholériques. Elle fut atteinte du fleau, et sa santé déjà si délabrée en fut toute ruinée. Au bout de cinq mois d'attente et de misères, elle trouva enfin, rue Saint-Jacques, la maison dont elle est aujourd'hui supérieure, et dont le local fut successivement agrandi jusqu'à pouvoir contenir cent cinquante pauvres.

Pendant qu'on avait tant de peine à s'établir à Paris, une autre fondation se faisait à Nantes. L'abbé Le Pailleur y avait été appelé par les membres des Conférences Saint-Vincent-de-Paul; on tomba bientôt d'accord; les Conférences promirent leur concours, le Bon

Père laissa à ses filles, ou plutôt à la divine Providence, le soin de fournir à toutes les charges de l'établissement. Il était difficile de contester de pareilles conditions. Mais avant de rien entreprendre, le Bon Père demandait l'autorisation des vicaires capitulaires. Le siège de Nantes était alors vacant, et les Petites-Sœurs ne s'établirent nulle part sans avoir l'approbation de l'Evêque du diocèse et l'assentiment du curé de la paroisse. La réponse des vicaires capitulaires se fit un peu attendre, M. Le Pailleur fut forcé de quitter Nantes.

Il y laissa la mère Marie-Thérèse, première assistante de la supérieure générale, avec une de ses compagnes. Il lui remit vingt francs en lui disant: "Mon enfant, que Dieu vous bénisse! Laissez-moi une maison, je reviendrai dans trois mois, je veux trouver autour de vous beaucoup de vieillards et une petite chambre pour me loger." Avec cette petite somme et ce petit avis, la mère Marie-Thérèse prit la bénédiction du Bon Père. La réponse des vicaires capitulaires se fit attendre vingt jours, la pauvre sœur était à bout de ses ressources, elle n'avait plus que quatre francs. Elle avait déjà visité une maison, elle s'empressa de la louer et de s'y installer tout aussitôt. Le propriétaire, en la voyant arriver, lui demanda où était son mobilier. Elle n'avait rien autre qu'un peu de paille, qu'elle venait d'acheter et qui devait lui servir de lit à elle et à sa compagne. Ce propriétaire était un chrétien, sans doute, il eut confiance en Dieu et ne s'inquiéta pas du prix de sa location. Les bonnes sœurs s'empressèrent d'aller chercher des pauvres... Au bout de trois mois l'abbé Le Pailleur revint, il trouva une maison bien montée et fournie de tout ce qui est nécessaire; la sympathie de la ville lui fut acquise; quarante vieillards l'habitèrent. Le Bon Père leur prêcha une petite retraite; un grand nombre d'entre eux revinrent à Dieu, tout marcha enfin, et le Père lui-même n'a pas été oublié; il y a dans la maison une petite chambre à son usage. Tant la Providence paraît s'appliquer à satisfaire les moindres desirs de ses enfants!

Dans la plupart des villes, les Petites-Sœurs ont coutume d'aller quêter au marché. A Nantes, dès les premiers jours, une sœur se présenta sur le marché aux légumes demandant pour l'amour de Dieu, aux marchandes, de lui donner quelque chose pour les pauvres hommes-femmes. De tout mon cœur, répondit la première à laquelle elle s'adressa, de tout mon cœur, car ce que vous faites est trop beau. — Qui certes, ma Sœur, répondit la seconde, car quand je serai vieille j'aurai besoin de votre maison. Et autres semblables discours. On ramplit trois sacs de leurs dons; le Sœur se confondait en remerciements. Elle prit un sac pour le placer sur ses épaules, on lui murmura aussitôt: Vous ne porterez pas cela, lui dirent les marchandes, et se saisissant entre elles, elles firent porter à l'aise toute la petite provision. Quand la Sœur les quitta, elles lui dirent: Vous reviendrez tous les mercredis et tous les samedis; priez pour nous!

La même année, outre ces maisons de Paris et de Nantes, on en fonda une troisième à l'extrémité de la France, à Besançon. On ne rencontra aucun retard ni aucune difficulté. Une charité généreuse avait tout préparé à l'avance; lorsqu'on arriva, on trouva une maison bien meublée et accablée de toutes choses. Il n'y avait plus qu'à recevoir les pauvres. Aussi, les Sœurs qui étaient allées à Besançon sous la conduite de la mère Pauline, seconde assistante de la Congrégation, trouvaient que les douceurs accoutumées des fondations leur avaient été retirées pour être de-

parties aux deux mères Marie et Marie-Thérèse. L'approbation de Mgr l'Archevêque de Besançon avait été donnée tout d'abord. Dès leur première visite, le bon Pater vida sa bourse entre les mains des Petites-Sœurs. La vérité nous oblige de dire que cette bourse contenait quatre pièces de cinq sous; c'était là tout ce que possédait l'Archevêque; il plaça cette même monnaie devant la statue de la sainte Vierge et s'agenouilla avec les Petites-Sœurs pour adresser une petite prière à cette consolatrice des affligés; il recommanda ensuite aux Sœurs de ne pas manquer à venir deux fois par semaine chercher les dessertes de sa table fragile.

En 1850, de nouveaux établissements furent fondés à Angers, à Bordeaux, à Nancy et à Rouen. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces diverses fondations. C'est toujours la même histoire. A Angers, les Sœurs s'établirent dans une ancienne chapelle que M. le curé de la Trinité, M. l'abbé Manpant, aujourd'hui grand-vicaire de Rennes, avait mise à leur disposition. Il n'y avait aucune dépendance; une petite cloison en papier séparait le logement des bonnes femmes du dortoir des Sœurs. Quand une vieille venait à mourir, pour ôter à ses compagnes le spectacle de son cadavre, on le transportait de l'autre côté de la petite cloison, dans l'appartement des Sœurs, qui s'enveloppaient ce pauvre corps et le veillaient pendant la nuit. Dans cette chapelle, derrière cette cloison de papier, est morte la bonne sœur Félicie. Elle est morte au milieu de ses pauvres, comme un soldat sur le champ de bataille. Il est inutile de dire quelle vénération la ville d'Angers conserve à sa mémoire. Nous avons connu cette héroïne juvénile à cette fondation de Tours, où elle donna sa vie. Sa modestie et son humilité égalaient son ardeur; nous ne saurions parler convenablement de ses vertus, du moins sommes-nous assurés qu'on ne saurait en avoir une trop chère estime. Dès les commencements de l'Institut, les Petites-Sœurs avaient coutume de prier et de réciter tous les jours avec leurs pauvres un Pater et un Ave pour celle d'entre elles qui mourait la première; c'est la mère Félicie qui a emporté tous ces serments suffragés; elle est la seule d'ailleurs qui ait déjà quitté le travail et ait reçu sa récompense. Son nom la prédestinait à cette joie.

Les aumônes du riche, comme on peut croire, ont puissamment aidé à toutes ces fondations, dont nous regrettons de ne pouvoir raconter l'histoire en détail, mais le caractère particulier de l'œuvre des Petites-Sœurs est la sympathie populaire. Le don du pauvre abonde entre leurs mains sous les formes les plus diverses et les plus touchantes. Ce que nous disions tout à l'heure des marchandes de légumes de Nantes s'est renouvelé à peu près partout. A Bordeaux, les bûcheres et les autres marchandes de comestibles se sont montrées d'une générosité inouïe. A Saint-Servan, les ouvriers ne se sont pas contentés d'aider, comme nous avons dit, aux travaux des bâtiments. Ce petit port renferme plusieurs chantiers d'armateurs; un entre autres occupe près de cinq cents hommes; pour participer à l'œuvre des Petites-Sœurs, ils se sont imposés une rétribution personnelle d'un sou par semaine, et chaque dimanche on porte la somme à l'asile des vieillards. Ailleurs, ce sont des soldats qui éparquent quelques gamelles de leur soupe et vont les vider dans les seaux de la quêtuse. Ils s'arrangent encore de manière à épargner du pain pour en faire aumône aux pauvres vieillards. Ce caractère de sympathie populaire s'est surtout manifesté

aux deux fondations de Bordeaux et de Rouen, et il y a pris un accent qui est presque devenu l'enthousiasme.

Un père Jésuite, dévoué comme ceux de cette Compagnie à tout ce qui peut procurer le soulagement du prochain et le bien d'âmes, désirait ardemment faire venir les Petites-Sœurs dans cette dernière ville; il avait eu occasion de visiter un de leurs établissements et d'apprécier l'esprit de l'Institut. Il lui semblait que ses saintes filles étaient spécialement destinées à rendre de grands services à Rouen, à cause de la misère qui y est grande, et surtout à cause de la prédication de l'exemple, qui est partout si efficace. Pendant qu'il ruminaient ce projet dans sa tête et surtout dans son cœur, deux Petites-Sœurs arrivèrent à Rouen; elles ne croyaient pas venir fonder une maison, mais simplement faire une quête; elles étaient adressées au secrétaire de l'Archevêché et à des membres des conférences Saint-Vincent-de-Paul; elles demandèrent qu'on les aidât à obtenir l'autorisation de quêter. On leur promit de s'y employer, à condition qu'elles ne quitteraient pas Rouen et essieraient d'y former un asile. On se réunit, on se concerta, et on put bientôt entrer à la supérieure générale qu'on a trouvé une maison propre à commencer l'entreprise. On ne pouvait répondre du succès; on voulait au moins faire une tentative, mais il était prudent de la faire dans des proportions modérées et assez restreintes. C'est une grande opération que de créer dans une ville un nouvel établissement de charité et les bases sur lesquelles s'appuient les Petites-Sœurs paraissent toujours si fragiles, qu'avant de les avoir essayées on ne peut croire qu'elles puissent suffire à porter quelque chose.

La bonne mère se rendit à Rouen et visita la maison, qui aurait pu contenir quarante vieillards. Elle vit aussi un grand bâtiment, qu'on ne lui proposait pas capable de loger deux cents personnes, et déclara tout d'abord qu'on avait la petite maison était tout à fait insuffisante, et que, dans une ville comme Rouen, le grand bâtiment ne devait pas être trop vaste. On eut beau la rassurer, la rassurer d'imprudence et l'engager à ne pas charger d'un foyer de plus de 3,000 fr. une œuvre à laquelle on ne savait encore comment répondre la sympathie publique, la bonne mère laissa dire et maintint son avis. Elle avait l'expérience; elle savait comment les choses se passaient, et croyait qu'après tant de témoignages de la bonté de Dieu, si la prudence était encore nécessaire, la confiance était surtout de saison. On la laissa faire. Au bout de quinze jours on ne pouvait plus avoir d'inquiétude pour l'avenir. La maison est pleine aujourd'hui, il faut admirer la part que prit le peuple de Rouen à cette fondation. La première fois que les Petites-Sœurs parurent sur le marché, elles firent presque une émeute; on les connaissait déjà; chacun les appelait, se précipitait vers elles et voulait leur apporter son offrande. Les hommes de police chargés de veiller au bon ordre s'étonnèrent de ce tumulte et furent sur le point de faire éloigner celles qui en étaient l'occasion. Ce fut un bien pire désordre; on s'expliqua cependant, on régla toutes choses. Les Sœurs font maintenant le tour du marché et chacun leur remet à son tour la petite aumône qu'il a préparée pour elles. L'accompagnement de bonnes paroles de reconnaissance et de cordialité. Toutefois, il faut en cette affaire se conduire avec sagesse et équité; car des marchandes se plaindraient un jour à la supérieure de la quêtuse, qui ne venait

pas vers elles aussi souvent que vers les autres. Il fallut encore régler les choses de manière à faire droit à cette plainte si générale. De pareils griefs s'élevèrent à Bordeaux, et la mère se chargea d'en être l'interprète auprès des Sœurs. A cause de la grandeur de la ville et du nombre des pauvres, les Petites-Sœurs quêtuses se font aider d'un âne. Avec tout son harnachement, l'âne est lui-même un don de la charité. Quand, en allant au marché ou en revenant des maisons particulières qu'il visite régulièrement, l'âne traverse les rues portant sur son dos, outre ses paquets bien remplis, une petite inscription que tout le monde aime et qui témoigne qu'il appartient aux Petites-Sœurs, les bons habitants de Rouen, qui n'osent pas venir s'empresser de sortir et de déposer eux-mêmes leur petite aumône entre les mains de la Sœur, ou dans les paquets de son serviteur l'âne. Ce ne sont pas seulement des provisions de bouche qu'on dépose ainsi, des hardes, des paquets de linge, des draps tombent quelquefois des fenêtres aux pieds de la Sœur. L'âne emporte tout; les Petites-Sœurs prient pour les bienfaiteurs des pauvres, et le bon Dieu les connaît.

Les rues de Rouen sont assez étroites et souvent fort embarrassées. Un jour, une voiture accrocha les paquets du pater âne, qui s'en allèrent, avec tout leur contenu, rouler dans la boue. Un ouvrier était témoin de l'accident, il s'empressa d'aider la Sœur à le réparer aussi bien que possible. Hélas! dans le choc, les paquets avaient été rompus; on raccommoda le tout avec des ficelles, assez mal cependant, et l'ouvrier rentra à son atelier. Il raconta ce qu'il avait vu et le désastre qui était tombé sur la petite Sœur. Tout l'atelier s'intéressa à cet accident. Tout de suite on se consulta, et le soir on portait un triomphe aux Petites-Sœurs deux beaux paquets neufs. Ne sont-ce pas là des traits charmants? Un des principaux fabricants écrivait à l'abbé Le Pailleur qu'il lui avait d'incompréhensibles obligations. Autrefois, mes ouvriers, disait-il, ne s'occupaient que des doctrines socialistes; depuis l'arrivée des Petites-Sœurs, on ne parle que de Dieu, de la charité, de leur vertu, de leur dévouement et de leurs besoins. Cette admiration n'est pas stérile; elle se tourne en bienfaits de toutes sortes et en mille services que nous ne pouvons analyser. Ainsi, lorsqu'eut lieu la bénédiction de la chapelle, ce fut une fête pour toute la ville, une fête populaire. Les principaux bienfaiteurs avaient été invités à la cérémonie que l'Archevêque de Rouen voulut présider; le maire et le préfet y assistèrent, et on remarquait un grand nombre de simples ouvriers. L'abbé Le Pailleur y était; c'était la première fois qu'il entrât à Rouen. Les ouvriers le couvraient de leurs regards; ils regardaient sur lui toute l'admiration que leur inspirait la vie de ses enfants. Après la cérémonie, ils baisaient ses mains et ses habits, et voulaient recevoir sa bénédiction. Ils n'étaient pas assés à éprouver cette émotion. Comme le Bon Père remerciait un des fabricants de la ville, qui s'était montré d'une générosité extrême pour la maison, celui-ci en lui pressant les mains, lui répondit, les larmes aux yeux: "C'est bien à moi de vous remercier! Avant de connaître vos Sœurs, je ne connaissais pas Dieu, elles me l'ont fait voir, elles me l'ont fait connaître et aimer; aujourd'hui j'ai la paix, je suis chrétien, et c'est à vous que je le dois."

(A continuer.)

### TRUZZIETON.

### CASTRUCCIO.

### CHRONIQUE SIENNOISE DU XIV<sup>e</sup> SIECLE

(Suite.)

Après plusieurs questions et fices révérentes, la curieuse et bavarde Volbâ promit une de ses plus belles chambres à la signora, et une bonne litière pour ses pauvres bêtes, qui semblaient très fatiguées.

— Elle venait sans doute de bien loin?... La signora accomplissait peut-être un vœu fait à la madone?... quelque pieux pèlerinage?... Elle aussi avait fait des vœux, désirait faire un pèlerinage; mais ses affaires l'en empêchaient; il fallait bien gagner sa pauvre vie; et puis sa santé n'était pas bonne; depuis son veuvage elle était toujours malade; elle souhaitait que la signora ne souffrit jamais; ce qu'elle avait souffert....

Sans faire attention à ce flux de paroles et après avoir donné rapidement ses instructions à sa vaillante hôtesse, pour lui apprendre ce qu'elle attendait d'elle, Nella, suivie de sa vieille compagne, se dirigea vers la cathédrale, où elle entra pour avoir reçu Benvenuto des mains d'un vieillard, qui place auprès d'une des nombreuses colonnes soutenant le vaisseau de l'église, semblait faire par-

tie des sculptures bizarres qui en ornaient la partie inférieure.

L'intérieur du vaisseau était comme l'extérieur, revêtu de marbre blanc et noir, les piliers en étaient légers, et les fenêtres échelonnées en amphithéâtre et ornées de petites colonnes, s'avancèrent les unes sur les autres.

La voûte était azurée et parsemée d'étoiles d'or, ainsi que les croix d'ogive qui la divisait. La coupole était soutenue, comme la voûte, par des colonnes de marbre et ornée de statues de même pierre, parmi lesquelles on voyait le douze mètres de Joseph Mazzuoli de Sienne. Le pavé, de marbre blanc, gris et noir, représentait des scènes de l'Ancien-Testament; le sacrifice d'Abraham et le passage de la mer Rouge surtout étaient d'un effet admirable.

Les différentes villes alliées de la république de Sienne y étaient représentées chacune par leur emblème: l'éléphant de Rome surmonté d'une tour, le lion de Florence et celui de Massa, le dragon de Pistoia, le lion de Pise, la licorne de Viterbo, Poie d'Orvieto, le vautour de Volterra, la cigogne de Pérouse, le lion corvier de Pérouse, le chevreuil de Grosseto et tutti quanti offraient un singulier et curieux spectacle.

La chapelle de la Vierge était la plus belle de la cathédrale; le pape Alexandre VII l'avait construite à l'occasion d'une image miraculeuse de la Vierge, dont les Siennois avaient reçu les plus grands secours. C'est pourquoi ils vouèrent, en 1260, à la sainte

Vierge leurs personnes et leur ville, par un acte solennel que dressa Buonaguidi Staccati, après leur grande victoire de l'Arbia.

L'autel était incrusté de lapis lazuli et orné de bas-reliefs dorés du Bernin et de colonnes de marbre vert de mer.

Avant d'entrer dans le cœur, on apercevait quatre grandes fresques dont les deux premières représentaient l'élévation d'Esther et la manne tombant du ciel pour les Israélites. Dans les deux dernières se voyaient les saints et saintes de Sienne. Le jubé, espèce de tribune octogone où l'on chantait l'évangile, était soutenu par des colonnes de granit et d'énormes lions qui semblaient en défendre l'entrée. Après avoir contemplé religieusement le temple magnifique au milieu duquel elle se trouvait, Nella et Siniâ s'avancèrent humblement vers la chapelle de la Vierge, et s'agenouillèrent devant la sainte dont elles espéraient un remède à leurs maux.

Séparé de son fidèle Mako, Montanini avait été enfermé dans un des cachots les plus sombres et les plus isolés du palais della Signoria, dont les fondations recélaient plus d'une victime, que le despotisme et l'intrigue y avaient jetés depuis bien des années, et que la politique "inducienne" de ceux qui gouvernaient alors était intéressée à laisser dans l'oubli.

Mis en quelque sorte au secret, le noble jeune homme n'avait pas même la consolation de voir sa sœur, qui depuis deux jours s'était vainement présentée aux portes du palais, gouverné maintenant par Castruccio

dont la haine et la cruauté ne devaient laisser d'alternative à son prisonnier que la mort ou la captivité.

Le troisième jour de son arrestation, et comme il ne pouvait trouver de repos sur sa couche de paille, Montanini eut l'entendre un soupir étouffé qui semblait venir du fond de sa prison; il se leva étonné, écouta plus attentivement, et le bruit redoublant, il s'avança en tâtonnant, supposant que son cachot n'était séparé d'un autre que par une porte qu'il lut en effet par trouver. Mais le bruit ayant cessé, inquiet et oubliant sa propre position, il s'écria: — Qui que vous soyez, avez-vous besoin de secours?

Une voix sourde lui répondit, après un instant de silence: — Quel secours pourriez-vous m'accorder, n'êtes-vous pas prisonnier comme moi?

Le jeune homme se frappa le front avec désespoir. — Qui, je n'y pensais pas, mon affreux cachot d'un fou, je ne puis que vous plaindre! — Il y a bien longtemps, reprit la voix, qui semblait appartenir à un vieillard, que je n'ai entendu les accents de la bienveillance; depuis dix longues années on ne m'a fait entendre que ceux de mon géolier, le grincement des verrous et le grondement des portes par lesquelles je ne dois plus passer; vous voyez en moi non les plus grands exemples des vicissitudes de la fortune, car, il y a dix ans, j'étais noble, riche et puissant; aujourd'hui je ne suis bientôt plus qu'une des pierres de cette triste demeure.... Ne puis-je savoir le nom de mon compagnon d'infortune?

— Certainement, répondit vivement celui-ci, profondément ému des longues souffrances de ce malheureux prisonnier, je suis un Montanini.

— Un Montanini! s'écria le vieillard avec force, un Montanini! Jeune homme, jeune homme, ne m'en imposez pas; un Montanini! répéta-t-il vivement; j'ai là de quoi me procurer de la lumière, je le reconnaîtrai bien.

Le jeune prisonnier entendit avec étonnement la porte de communication s'ouvrir, et une clarté soudaine illuminant son cachot, lui montra dans le nouveau venu un être tellement hideux par l'étrange longueur de ses cheveux et de sa barbe, qui se confondaient ensemble, qu'il recula saisi d'un sentiment d'horreur et d'effroi. Ce personnage était un bout de torches allumés à la hauteur du visage de Montanini, qu'il observa curieusement pendant que celui-ci, les yeux fixés sur lui, ne pouvait les en détacher.

— C'est lui. Oui, ce sont là tous ses traits; c'est son image vivante, murmura le vieillard lorsqu'il eut terminé son inspection. — Tiens, jeune homme, regarde l'état auquel on a réduit un de tes semblables.... Regarde-moi bien, et dis si tu peux reconnaître en moi ton oncle, le comte de Patrello.

— Vous.... Vous.... Ici.... Dans cet état; vous le noble comte, frère de ma mère, dit Montanini, en s'avancant vers lui. — Vous que je croyais avoir été tué dans la grande conjuration, il y a dix ans! — Oui, n'est-ce pas, ils ont fait courir le



LIVRES NOUVEAUX.

LE CIEL OUVERT par la Confession sincère et la Communion fréquente; ouvrage où l'on trouve des histoires propres à élargir le sacrilège et à ramener la foi sur la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, par M. l'abbé Favre, 1. vol. 12.

GERALDINE, ou l'histoire d'une Conscience, traduit de l'anglais, etc. 1. vol. 12.

LES FLAMMES DE L'AMOUR DEJESUS, ou preuves de l'ardent amour que J. C. nous a témoigné dans l'œuvre de notre rédemption, par M. l'abbé D. P. 1. vol. 12.

L'ART D'APPRENDRE EN RIANT DES CHOSES FORT SÉRIEUSES, par Polihhi, etc. 1. vol. 12.

LE CHRISTIANISME présenté aux hommes du monde par l'abbé de La Croix, etc. 1. vol. 12.

RAISON DU CATHOLICISME, collection de pamphlets de controverse, reliés en 2 gros volumes, 18.

ISAAC ET ISMAEL, dialogues sur le protestantisme, etc. 1. vol. 12.

LE FIBRE AU PIED DE LA CROIX, ou méditations en forme de prières sur les principaux sujets de piété; par le Prince de Rohenlohe, 1. vol. 18.

En vente chez E. R. FABRE ET Cie, 3, Rue St. Vincent, 12 mars 1852.

AUX AMATEURS D'Estampes et Gravures

Le souscripteur vient de recevoir par la voie de New-York, un grand nombre d'estampes et gravures, etc.

Le tout à des prix très modérés. J. M. LANTHE, 12 mars 1852.

SAMUEL R. WARREN

No. 10, RUE SAINT JOSEPH.

LES particuliers ou les Congrégations qui désireront se procurer des instruments, etc.

Les particuliers ou les Congrégations qui désireront se procurer des instruments, etc.

Les particuliers ou les Congrégations qui désireront se procurer des instruments, etc.

Les particuliers ou les Congrégations qui désireront se procurer des instruments, etc.

Les particuliers ou les Congrégations qui désireront se procurer des instruments, etc.

Les particuliers ou les Congrégations qui désireront se procurer des instruments, etc.

Les particuliers ou les Congrégations qui désireront se procurer des instruments, etc.

Les particuliers ou les Congrégations qui désireront se procurer des instruments, etc.

Les particuliers ou les Congrégations qui désireront se procurer des instruments, etc.

Les particuliers ou les Congrégations qui désireront se procurer des instruments, etc.

Décédés:

A St. Maurice, diocèse des Trois-Rivières, le 4 du courant, à l'âge de 58 ans, après quelques semaines de maladie soufferte avec la résignation d'une piété chrétienne, dame Marguerite Grenier, épouse de François Chevalier Sicard de Caiffelle, ci-devant de Maskinongé. Elle laisse pour déplorer sa perte un époux inconsolable, six enfants, un fils à la Californie, plusieurs parents et un grand nombre d'amis qui ne cesseront de déplorer sa perte. — Communiqué.

A l'hôtel Dieu de cette ville, le 5 du courant, le Dr. J. B. L. Bourdais, à l'âge de 67 ans.

Naissance:

En cette ville, le 10 du courant, la dame de M. S. Martin a mis au monde une fille.

TEMPS MOYEN ASTRONOMIQUE.

La terre tourne sur elle-même en 23 heures 56 minutes 4 secondes 6 tierces. Vers l'équinoxe, les degrés de l'écliptique étant obliques, les jours s'allongent. Aux solstices, les degrés de l'écliptique étant parallèles à l'équateur, les jours sont plus longs. Les mois de Novembre et de Décembre, pris ensemble, sont d'environ 37 minutes plus longs que ceux de Septembre et d'Octobre, qui réunis aient également 61 jours.

La terre tourne sur elle-même en 23 heures 56 minutes 4 secondes 6 tierces. Vers l'équinoxe, les degrés de l'écliptique étant obliques, les jours s'allongent. Aux solstices, les degrés de l'écliptique étant parallèles à l'équateur, les jours sont plus longs. Les mois de Novembre et de Décembre, pris ensemble, sont d'environ 37 minutes plus longs que ceux de Septembre et d'Octobre, qui réunis aient également 61 jours.

La terre tourne sur elle-même en 23 heures 56 minutes 4 secondes 6 tierces. Vers l'équinoxe, les degrés de l'écliptique étant obliques, les jours s'allongent. Aux solstices, les degrés de l'écliptique étant parallèles à l'équateur, les jours sont plus longs. Les mois de Novembre et de Décembre, pris ensemble, sont d'environ 37 minutes plus longs que ceux de Septembre et d'Octobre, qui réunis aient également 61 jours.

Table with 12 columns representing months from January to December, and 31 rows representing days of the month. It shows the day of the week and the day of the month for each date.

\* L'astérique marque les jours intermédiaires, où la différence est plus longue, plus court le ou null.

Si les jours étaient de 24 heures juste, alors il ne serait pas difficile d'arrêter les horloges avec le soleil, puisque les horloges sont entamées par 24 heures justes; mais on voit par la note ci-dessus qu'il n'en est pas ainsi. Ainsi une horloge très régulière ne peut pas s'accorder avec le soleil; d'où l'on a jugé à propos de calculer le temps moyen pour avoir pas besoin de déranger les horloges pres que tous les jours; ce qui ne pourrait manquer de les détériorer à la longue.

Avant une bonne horloge qu'on ne dérangerait pas de l'année, elle se trouverait, après avoir passé par tous les variations du temps moyen, aussi juste à la fin de l'année qu'à son point de départ. Il n'est de même de nos grosses horloges de ville, si elle s'accroît et se rétrécit dans les grands froids de l'hiver, à cause de l'huile qu'on est obligé de mettre dans les mouvements.

Le trente un Janvier le soleil se lève à 7 heures 24 minutes et se couche à 5 heures 6 minutes, l'on il s'en suit que le soleil éclairait pendant 5 heures 6 minutes l'après midi; mais le matin de 7 heures 24 minutes à 12 heures il n'y a que 4 heures 36 minutes, et de 4 heures 36 minutes, à 5 heures 6 minutes, il y a 30 minutes d'où il suit que l'après midi est plus long que la matinée de 30 minutes. Ce sont les 15 minutes du matin qu'on a ajoutées à l'après midi.

Le 24 Octobre, le soleil se lève à 6h. 29m. et se couche à 5h. il y a donc 5h. de soleil pour l'après midi; mais de 6h. 29m. à 12, il reste 5h. 31m. La matinée a donc 31m. de plus long que l'après midi; ce sont les 15m. ajoutées à l'après midi qu'on a reportées à la matinée.

Le 20 Février on se lève à 6h. du soir sans chandelle, mais le matin on a de la peine à lire à 6 heures et demi sans lumière. Cela s'entend pour ceux qui suivent le temps moyen.

Dans la note en tête, on présume, où il est parlé d'une différence de 37 minutes pour les mois de Novembre et de Décembre pris ensemble, d'avec les mois de Septembre et d'Octobre, il s'agit d'une différence réelle de temps, au lieu que dans la dernière note, ce n'est qu'un renvoi du matin à l'après midi, et vice versa.

de filières, hommes et femmes, vieillards et jeunes gens, tous portant sur leurs vêtements et leur figure le deuil de ce funèbre anniversaire, y ont assisté dans le recueillement le plus profond et avec les prières les plus ardentes. Poissent ces prières être entendues du ciel! Que la victime royale les porte elle-même aux pieds du trône de Dieu; puissent-elles être exaucées et ramener enfin pour la France, éclairée par sixante ans de malheurs des jours de salut et de réparation!

M. L. M. C.

(Du Courrier des Etats-Unis.) Si les démonstrations populaires ont une signification, si elles influent sur les choix populaires, c'est celle qui a eu lieu hier au Metropolitan Hall en faveur de Daniel Webster.

Le bureau présidentiel, dont M. George Griswold était le chef, comptait dans ses rangs un grand nombre d'hommes jouissant d'une haute considération sur la place de New-York et les whigs se groupaient autour de ces mandataires acceptés ou choisis.

Une adresse rédigée à l'avance a fait ressortir de quelle importance il est pour les whigs de choisir un bon candidat pour la prochaine élection; les circonstances sont graves, et il faut un homme d'une haute capacité, qui puisse être à la hauteur de toutes les éventualités; cet homme, c'est Daniel Webster; son histoire est là pour le prouver; c'est donc lui qu'il faut présenter à l'adoption populaire.

Voilà ce qu'a dit, avec de longs développements, l'adresse, et celle-ci qui a été résumée dans une résolution que l'assemblée a adoptée avec enthousiasme. Cette résolution, bien entendu, n'a pas oublié non plus le catholicisme et le dévouement à l'Union dont M. Webster a fait preuve dans toutes les circonstances. Bref, elle déclare que le peuple américain en choisissant Daniel Webster honore la preuve la plus éclatante de sa justice, de son intelligence et de son amour pour les vrais principes républicains.

C'est, de reste, le refrain qui répéteront les partisans des autres candidats jusqu'au jour où les conventions nationales viendront décider entre toutes les rivalités, pour ne plus laisser sur le champ de bataille que deux concurrents entre lesquels le peuple lui-même prononcera.

Nous appelons spécialement l'attention du public sur l'annonce de M. J. M. Lanthé, offrant au débit une collection remarquable d'images et de gravures nouvellement reçues.

(Du Transcript.) LA FAMILLE CHINOISE.

Dans le cours de la semaine dernière, une grande foule de personnes est allée rendre visite à ces étranges et bizarres dans leur temple temporaire, à la salle des Old Fellows, et on a pu y voir et entendre de près ce qui est peut-être le plus curieux d'apprendre la signification des mots de la chanson que mademoiselle Pwan Yekoo chante si bien.

Un simple antel au fond; à droite, la statue du roi mély et un ange lui montrant le ciel; à gauche, la religion soutenant Marie-Antoinette. Sur le socle de la première statue, on lit, gravé en lettres d'or l'admirable testament, par son sublime, lignes immortelles, qui viennent auant de Dieu que de l'homme, baises aux français par le roi qui allait mourir, et sur toute la lettre de la reine à sa sœur; une lampe suspendue à la voûte, symbole de la foi et de la prière, éclairé nuit et jour ce simple sanctuaire. Le 21 janvier, un grand nombre

tabli, peut-on dire que la société est totalement sauvée! Hélas! ce n'est pas impunément qu'un paysail de d'ausi terribles convulsions; elles laissent des traces de leur passage dans les esprits. Alors chacun se demande où sont les notions du bien et du mal, lorsqu'il semble parfois que les principes ébranlent et que la vérité s'obscurcit. Il est vrai que ce sont les dern'ères lueurs de la démocratie aux abois. Partout l'Europe réagit contre l'esprit révolutionnaire avec une énergie triomphante. Au milieu de tous ces combats, de toutes ces catastrophes, de tous ces événements, l'arbitre suprême de nos destinées marque la limite qu'ils ne doivent pas franchir et ceux qui avaient juré notre perte, tous ceux qui avaient déjà chanté les funérailles du christianisme, sont obligés de fuir honteusement devant le mépris et la répulsion de toute la partie saine de la population.

Le président de la république poursuit son œuvre de réorganisation générale. Dans l'espace de quelque temps on a vu maître la constitution nouvelle, le conseil d'état et le sénat. Encore quelques jours et nous aurons le corps législatif, le tout fonctionnant et votant pour le bien de la France.

Partout les angles ont remplacé le coq gaulois, partout la tricolore républicaine a été effacée. Les journaux libéraux sont réduits au silence, ce qui, soit dit en passant, est un grand bien; il y en a beaucoup qui sont aux abois en attendant le jour de leurs funérailles. Les hommes sages se détachent du terrain brûlant de la politique. Pour peu qu'on réfléchisse sérieusement, on voit bien qu'en s'engageant dans les discussions interminables de la politique de parti on ne fait que fonder les troubles.

La rançon de ses biens de la famille d'Orléans a fait beaucoup de bruit, mais tout bas; on en est revenu au temps où on n'ose plus dire avec liberté sa façon de penser sur les actes du gouvernement. En fait de confession de biens, mon opinion est que si Louis-Philippe ne s'était pas gêné pour le faire à la branche aînée des Bourbons, non n'était plus juste que Louis-Napoléon fils ait été le premier de la famille de Louis-Philippe. Au fait messieurs d'Orléans oseraient-ils se plaindre puisqu'ils n'ont rien de ce qui est censé millions de livres sans compter ce qu'ils peuvent posséder à l'étranger.

Le duc de Nemours a conservé son domaine annuel de trois cents mille francs. Nos sommes revenues aux jours de l'empire. Nous avons eu un ministre de l'intérieur et un ministre de la police-générale. Le premier de ces hauts postes est rempli par M. Abbéville, le second par M. De Manjas, qui tous deux ne paraissent pas faits de l'invention d'essuyer. Il faut bien convenir que Louis-Napoléon est un enfant qui n'agit pas de main morte; il méritait de front les affaires les plus sérieuses et les plus délicates. Les décrets qui ont été rendus et tous sont empreints de sagesse, de conviction et d'énergie.

L'anniversaire du 21 janvier a trouvé la salle des réceptions aux Tuileries déserte. Il avait été annoncé que toutes les réceptions officielles seraient suspendues ce jour là. Mais derrière la façade de la Madeleine, dans une petite rue qui porte le nom de rue Orcau, la foule se pressait silencieuse et recueillie. C'est qu'en ce lieu, il y a cinquante ans, furent jetés et entendus, dans la chaux vive, après l'exécution impie, les restes mortels de Louis XVI. Un monument commencé par Louis XVIII et achevé par Charles X y fut élevé en expiation du crime, et des messes furent fondées à perpétuité. Louis-Napoléon Bonaparte a décidé qu'un lieu de 2 ou 3 messes comme il s'en fait d'habitude dans ce monument, le nombre en serait, outre invariablement à 4 à partir de cette année.

Un simple antel au fond; à droite, la statue du roi mély et un ange lui montrant le ciel; à gauche, la religion soutenant Marie-Antoinette. Sur le socle de la première statue, on lit, gravé en lettres d'or l'admirable testament, par son sublime, lignes immortelles, qui viennent auant de Dieu que de l'homme, baises aux français par le roi qui allait mourir, et sur toute la lettre de la reine à sa sœur; une lampe suspendue à la voûte, symbole de la foi et de la prière, éclairé nuit et jour ce simple sanctuaire. Le 21 janvier, un grand nombre

— Tes clefs? répéta l'impassible Mako... Dis-moi où elles sont, sinon je l'étrangle; et comme il joignait à cette menace une légère pression sur le cou du géolier, celui-ci lui indiqua la porte où elles étaient toutes ensemble attachées en trousseau. Maintenant tu vas me lâcher, dit-il, croyant avoir satisfait son vainqueur.

Mais, sans lui répondre, sans retirer son genou dont le poids suffisait pour le tenir dans sa position horizontale l'infatigable géolier, et tout en sifflant un de ses airs favoris, Mako défilait la ceinture qui lui ceignait les reins et en attacha fortement les bords du vaincu, qui, persuadé de l'invincibilité de ses prières et de ses remontrances, se laissa garotter sans plus de résistance, puis s'effondra, après que Mako se fut fait indiquer la prison de son maître. Changeant alors de rôle, le négro prit la lanterne du géolier, qu'il enferma, et s'empara du trousseau des clefs, se dirigea vers le cachot de Montanini que les indications du géolier lui firent trouver facilement.

— Maître, me suivre vite! dit le négro, dès qu'il fut entré.

— Quoi donc, s'écria Montanini avec étonnement, qu'est-ce qu'il y a, comment se fait-il...

— Ou veut vous faire mourir.

— Allons donc, Mako, tu m'alarmes à tort, mais encore une fois, comment te trouves-tu sans toi?

— Me suivre vite, répéta vivement le négro, en indiquant la porte, me suivre; me suivre vite...

Il y avait tant d'insistance dans sa voix, dans son air, dans son geste, que Montanini allait le suivre, lorsqu'une pensée vint l'arrêter, celle de son oncle Padello, à la porte duquel il frappait précipitamment en appelant. — Que se passe-t-il, neveu, dit celui-ci en paraisant si tranquillement que, malgré son flageolet habillé, Mako recula d'étonnement et presque avec effroi.

Montanini n'eut pas plutôt montré à Padello la lueur de liberté qui brillait à leurs yeux, que celui-ci s'élança vers la porte, en lui disant: — Viens, suis-moi, je me charge de te conduire; j'ai connu autrefois tous ces corridors, et puis d'ailleurs, le sens ordinaire est tellement développé chez moi, depuis dix ans, que le pas seul de mes gardiens aurait suffi pour m'indiquer la route; viens, c'est celui-ci que nous devons suivre, dit-il, en lui montrant au milieu des couloirs qui se croisaient en tous sens devant eux, un long corridor sur lequel s'élevait une grande quantité de portes; celui-ci nous conduira vers la cour du palais; mais il faut que nous passions devant la demeure du géolier.

— Eh bien! en route et suivez moi, dit Padello.

— Et c'est là-bas, en prison, répondit le négro, en ouvrant de satisfaction une énorme bouche, admirablement bien garnie; il est enfermé, il le pourra se sortir.

— Eh bien! en route et suivez moi, dit Padello.

— Et c'est là-bas, en prison, répondit le négro, en ouvrant de satisfaction une énorme bouche, admirablement bien garnie; il est enfermé, il le pourra se sortir.

Après avoir marché silencieusement pendant quelques minutes sans rencontrer d'obstacles, ils commençaient à se féliciter du succès de leur entreprise, lorsqu'un atterrément l'extrémité du couloir et à la hauteur du logement où ils se voyaient ne pas trouver le géolier, ils se virent subitement en face du corps de garde rempli d'archers qui joignirent et bivaient avec tant d'activité, que Mako put à peine se maintenir sans être remarqué. Effrayés et interdits à l'aspect d'un spectacle qu'ils n'avaient pas prévu, les prisonniers s'arrêtèrent sans savoir s'ils devaient avancer ou reculer.

Ce jour-là la jeune fille était encore revenue avec sa vieille Sainé aux ports du palais espérant fléchir les gardes qui lui en défendaient l'entrée.

Mais, comme à l'ordinaire, elle avait été repoussée par les archers dont les ordres étaient positifs.

Elle s'en allait désespérée, lorsqu'un jeune et élégant cavalier, qui entrait dans le palais, se retourna pour voir passer Nella dont il n'avait pu voir la figure cachée sous un long voile.

Il demanda aux gardes le nom de ces deux femmes auxquelles ils avaient refusé l'entrée.

Signor, répondirent respectueusement les archers, en s'inclinant devant lui, ces deux femmes, depuis trois jours, sont venues, déjà bien des fois, pour voir un prisonnier; mais le signor Castoreo nous a défendu de laisser entrer qui que ce soit.

Sans en entendre davantage et au lieu d'entrer dans le palais, le jeune cavalier s'élança sur la trace des deux femmes qu'il suivit jusqu'à ce qu'il les vit disparaître dans une arberge de chèvêche apparue où il entra sans hésitation.

— Vous avez une signora logée chez vous, dit-il à Volba, qui levait d'une piéde placée sur le feu de longs filemens de macramé.

— Oui, signor, répondit vivement celle-ci, enchantée de pouvoir trouver à qui parler, certainement signor, et c'est une bien aimable dame; je serais trop heureuse d'avoir souvent de pareils hôtes, non pas que je voudrais dire au moins que ma maison soit mal composée, mais depuis la mort de mon mari...

— Signora, une entrée un instant.

— Certinement, signor, vous pouvez bien penser que je serais trop heureuse...

— Voyons, je vous en prie, je suis pressé, dit le jeune homme avec impatience.

Elle s'arrêta et dit qu'elle n'avait pas affaire à un auditeur compaisant montanini sans soupçonner un bizarre escalier de bois de chêne, et indiquant au premier étage le lieu de son établissement, sur la porte duquel se balançait une large cageuse de fer battue représentant un aigle peut-être représenté un saint; mais le temps avait fait de tels ravages sur l'œuvre de l'artiste qu'il était impossible à l'œil le plus exercé, à la lumière la plus marquée, d'y voir autre chose qu'une branche que l'on pouvait supposer appartenir à Polihvier, un restant de bras, qui peut-être la tenait, alors qu'il tenait lui-même au corps;

et un cercle, ancienne arête, pour lequel le peintre avait déployé une profusion de couleurs dignes d'un meilleur dessin.

Comme le jeune homme terminait un examen dont il ne pouvait espérer aucun résultat, l'histoire descendit suivie de l'histoire qui répondit à l'étrange et combien sa maîtresse regrettrait de ne pouvoir lui accorder sa demande, attenda qu'elle n'était en état de recevoir le personnage, et que d'ailleurs, elle n'avait pas l'honneur de connaître celui qui lui faisait cette visite.

— Mais dites à votre maîtresse, ma chère femme, que je viens pour lui parler du prisonnier, et lui faciliter les moyens de le voir.

— Alors, signor, répondit vivement la vieille, montez, montez; si c'est pour lui parler de son frère, la signora, ma chère maîtresse, sera trop heureuse; montez, signor, suivez-moi.

Et, à peine fut-elle au haut de l'escalier, qu'elle s'écria:

— Signora, signora, vous pouvez voir votre frère; voici quelqu'un qui vous fera entrer au palais.

Nella se précipita vers la porte de sa chambre et heurta presque l'étranger arrêté au seuil.

— C'est toi, interdit, elle le salua, habillée que l'on ne pouvait pas reconnaître, et elle le fit entrer dans sa chambre, et toutes les formalités de la politesse qu'exigeaient les usages du monde, furent écartées.

(A continuer.)

A VENDRE

ARENTE ANNUELLE FONCIERE, au Village de Providence, dans la Paroisse de St-Hyacinthe...

PAR BALLOTAGE. Le montant de la rente annuelle sera seulement de Trois Piastres par emplacement...

Ed. CREVIER, Ptre. St-Hyacinthe, 2 Mars 1852.

CATECHISME DE PERSERVERANCE ou exposé Historique, Dogmatique, Moral, Liturgique, Apologétique, Philosophique et Social de la Religion...

LE SAINT CONCHÉ DE TREXTE oumémoire et général célèbre, sous Paul III, Jules III, Pi IV. Souverains Pontifes, traduction nouvelle par L'ABBÉ DASSANCE...

En vente chez E. R. FABRE & Cie. N° 3. Rue St-Vincent 16 Jan. 1852.

APPAREIL MECANIQUE

SCIER LE BOIS. Les Soussignés s'étant pourvus d'un appareil propre à scier le bois et à le mettre en état de servir...

LES Soussignés s'étant pourvus d'un appareil propre à scier le bois et à le mettre en état de servir...

ACADEMIE

ST. ANDRE D'ARGENTVILLE, COMTE DU LAC DES DEUX MONTAGNES, DISTRICT DE MONTREAL, CANADA-EST.

SOUS LE PATRONAGE DE NOS SEIGNEURS LES EVEQUES DE MONTREAL.

Ce nouvel établissement, avantageusement situé sur les bords de la belle Rivière de l'Ottawa...

REGLES. Les élèves étudieront et coucheront à l'académie; ils doivent se pourvoir d'un lit avec les fournitures...

SITUATION DEMANDEE. UN CHANTRE, muni de bonnes recommandations, accepterait une situation propre à cet Office pour quelque Eglise de la Campagne...

PEINTURES HUILES. Le soussigné offre ses plus sincères remerciements à ses amis et au public en général...

CHATEAUX FRANCAIS. Les Soussignés ont l'honneur d'annoncer qu'ils viennent d'ouvrir quelques caisses de CHATEAUX DE SOIE...

DEPARTS DE LIVERPOOL

Table with columns: D'ep. de Liverpool, Arrivent à, sont dus les, Date, Destination, Date.

LOUIS RICARD, AVOCAT; RUE ST-VINCENT, NO. 38. Porte voisine de M. Louis Perrault. Montréal, le 17 octobre 1851.

COLLEGE JOLIETTE

Le Cours d'Etudes de cet établissement se divise ainsi qu'il suit: 1ère. Année.—Eléments des deux langues; (Anglais et Français)...

Table with columns: Enseignement et logement, Musique, Dessin, Abonnement à la bibliothèque, Conditions par an.

JOSEPH T. DORVAL, MAITRE-MENUISIER.

ATELIER, à la 4e. maison de l'encoignure Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la rue des ALLEMANS...

GUIDE DE L'INSTITUTEUR.

2EME EDITION. TABLE DES MATIERES QU'ON Y TRAITE:

La lecture, l'écriture, la grammaire, la sphère armillaire, la géographie, l'usage des globes, les contours de la mer, l'arithmétique, le mesurage, la tenue des livres...

SITUATION DEMANDEE. UN CHANTRE, muni de bonnes recommandations, accepterait une situation propre à cet Office pour quelque Eglise de la Campagne...

PEINTURES HUILES

Le soussigné offre ses plus sincères remerciements à ses amis et au public en général et à l'honneur de les informer qu'il a ouvert un magasin au No. 97, rue St-Paul...

LIVRES NOUVEAUX.

Le Soussigné vient de recevoir directement de France par le navire FIDELITE venant de Bordeaux, une superbe collection de LIVRES DE PRIERES, de DEVOTION et d'HISTOIRE...

ATTENTION

Livres de Prières nouvellement arrivés de France. Le Soussigné très-reconnaissant du grand encouragement qu'il lui ont acc. rdé jusqu'à ce jour, profite av. châte de cette même occasion pour leur annoncer qu'il vient de recevoir sa collection de LIVRES DE PRIERES...

AVIS AUX ORGANISTES. Le Soussigné qui a touché l'orgue pendant 25 ans à la Cathédrale de Québec, a arrangé EN MUSIQUE tout ce qui se joue et se chante en fait de PLAIN CHANT dans nos Eglises...

AUX INSTITUTEURS.

On a besoin dans la PAROISSE ST. PATRICK TOWNSHIP DE SHERINGTON, d'un ou de deux INSTITUTEURS CATHOLIQUES, bien qualifiés, et sachant le FRANÇAIS ET L'ANGLAIS, pour des ECOLES ELEMENTAIRES...

IMPRESSIONS TYPOGRAPHIQUES

On imprime à cet établissement: LIVRES, ADRESSES, CARTES DE VISITE, INVITATIONS, CIRCULAIRES, ET JOBS DE TOUTE ESPÈCE.

LIVRES NOUVEAUX

LE TRIOMPHE DE L'EVANGILE, ou mémoire d'un homme du monde revenu des erreurs du philo sophisme moderne; traduit de l'Espagnol par J. F. A. Baynard Des Echelles, 1 gros vol. 8°.

CHATEAUX FRANCAIS. Les Soussignés ont l'honneur d'annoncer qu'ils viennent d'ouvrir quelques caisses de CHATEAUX DE SOIE, lre. qualité, pour MM. du Clergé, prix 25s.

LIBRAIRIE ET RELIURE.

Coin des Rues Notre-Dame et St. Vincent.

Le Soussigné offre ses plus sincères remerciements aux MM. du Clergé et au public en général pour l'encouragement libéral qu'il en a reçu, et profite de cette occasion pour solliciter de nouveau ce même patronage...

Formulaire de prières, Parnisien Romain, Imitation de Jésus-Christ, Chemin de la Croix, Visites au St. Sacrement, Miroir des Ames, Mois de St. Joseph, Ange Conducteur, Journée du Chrétien, Pensez-y-bien, Paroisses des Demeurés, Imitation de la Ste. Vierge, Mois de Marie, Images grandes et petites.

COMPAGNIE D'ASSURANCE

VIE DU CANADA. (Canada Life Assurance Company.) INCORPORÉE PAR ACTE DU PARLEMENT. CAPITAL—£10,000.

BUREAU PRINCIPAL, HAMILTON. HUGH C. BAKER, PRESIDENT. JOHN YOUNG, ECR., VICE-PRESIDENT. THOMAS M. SIMONS, ECR., SECRÉTAIRE.

Conseiller Légal.—L'Hon. L. T. DRUMMOND, Secrétaire. Arbitre Médical—ARCHIBALD HALL, M. D. Secrétaire—THOMAS RAMSAY, ECR.

GERANTS DANS LE BAS-CANADA. Soré.—R. Harrower, Ecr. Melbourne.—Thos. Tait, Ecr. St. Andrews.—Frank Fa. St. Hyacinthe.—Boucher de la Bruyère, Ecr. St. Johns.—Charles Pierce Trois-Rivières.—John Robertson, Ecr. Huntingdon.—R. B. So. Hawkesbury.—Georges Hamiltonville, Ecr. Stensland.—F. Judd, Ecr. Dunham.—Wm. Baker, Ecr. Sherbrooke.—Wm. Ritchie, Ecr.

CETTE COMPAGNIE est prête à effectuer des ASSURANCES SUR LA VIE, et à se charger de toute transaction, dépendance de la valeur ou de la durée de la vie humaine, ainsi qu'à accorder ou à acheter des Annuités ou des Réversions de toute espèce, comme aussi des Survivances et des Dotations.

Les assurances peuvent s'effectuer, avec ou sans participation aux profits de la Compagnie; les primes peuvent se payer par versements semi-annuels ou trimestriels; et le système de "semi-crédit" ayant été adopté par le Bureau, on fera crédit pour une moitié des SEPT premières primes, sans autre garantie que la Police.

PRIME ANNUELLE POUR ASSURER £100, TOUTE LA DURÉE DE LA VIE.

Table with columns: Age, Avec les profits, Sans les profits, Demi-Crédit.

Le Bureau, à Montréal, est au No. 27, rue St-François-Xavier. On peut y obtenir du Secrétaire, Thomas Ramsay, éer., des tarifs, prospectus, formules de demande, et tous autres renseignements relatifs au système de la Compagnie, ou à la pratique des assurances, sur la vie.

LACOSTE ET LATOUR, NOTAIRES

ET Agents d'affaires de quelque nature que ce soit, pour réclamation et requêtes, tant auprès du gouvernement qu'auprès de quelques personnes que ce soit dans le Haut et Bas-Canada.

BIBLIOTHEQUES PAROISSIALES. Les Soussignés ont l'honneur d'annoncer aux MM. du Clergé et à toutes les personnes qui s'intéressent à la fondation des BIBLIOTHEQUES PAROISSIALES, qu'ils ont maintenant en vente un assortiment considérable de livres, publiés avec approbation de plusieurs Archevêques de France et bien propres à répandre le goût de la lecture dans les campagnes...

Bibliothèque instructive et amusante, format in-18, 160 volumes solidement cartonnés et 130 volumes pour £6 5.

Bibliothèque catholique de Lille, format in-18, 460 volumes solidement cartonnés et 215 volumes, pour la collection £10 0 0. Des catalogues de ces différentes collections seront donnés gratuitement à ceux qui en feront la demande.

ATTENTION!

AVENUE, A l'Evêché, à la Prévience et dans toutes les Librairies Catholiques de cette ville.

NEUVAINES

POUR SE PRÉPARER A LA FETE DE LA NAISSANCE De Notre-Seigneur Jésus Christ par le R. P. MEZZARELLI, de la C. de J. traduit de l'Italien, d'après la dernière édition de Rome.

HECTOR L. LANGEVIN, AVOCAT. Ce Charge de RECLAMATIONS auprès du Gouvernement, de vente et achats de lots de terre, de demandes de patentes, réclamations pour indemnités, et transmissions de biens, etc.

DR. GLOBENSKY, Grande rue du Faubourg St. Laurent, No. 91. Montréal, le 19 septembre 1851.

P. GARNOT, Professeur de français, latin, grec, que, belles-lettres, etc. rue Dorchester numé 5. Montréal, 9 Nov. 1850.

L. LESAGE, Professeur de Français, de Latin, de Mathématique et de Tenue de Livres. Coin des Rues St. Denis et Laçachetière, No. 2. Montréal, 20 Juin 1851.

J. J. E. BIBAUD, AVOCAT. Petite rue St. Jacques, No. 37. Montréal, 24 Juin 1851.

GYMNASE

ACADEMIE D'ARMES. Tenus par M. Rey, Rue Notre-Dame, 49. Montréal, 4 Juillet 1851.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Pour l'année (non compris les frais de port) £1 0 0. On ne s'abonne pas pour moins d'un semestre. Les abonnés qui veulent retirer leur souscription, doivent en donner avis un mois avant l'échéance du semestre ou de l'année courante, à moins d'une convention qui en dispense.

TAUX DES ANNONCES. Six lignes et au-dessous, 1re insertion, £0 2 6. Chaque insertion subséquente, 0 0 7.

AGENTS DES MELANGES RELIGIEUX. MONTREAL, MM. E. R. Fabre et Cie., Libraires. Trois-Rivières, Val. Guillet, Ger., N. P. Québec, L. Gill, Pire, V. St-Alex., M. F. Pilon, Ptre. Directeur. Rivière du Loup, M. L. Barilhon. St-Athanas, M. J. Dacier.

REDACTEUR: F. M. DEROME, AVOCAT, nonné et St-Denis. IMPRIMERIE-PROPRIÉTÉ DE: JOSEPH BIVRE, Montréal, le 5 mai 1850.